

Exclusions dans les études latino-américaines francophones au Québec

par ANAHI MORALES HUDON | Université du Québec à Montréal | morales.anahi@gmail.com

Considérant que dans le champ des études latino-américaines la principale division géographique et linguistique est celle entre le Nord global anglophone et le Sud global latino, on peut se demander comment situer et comprendre la place que le milieu francophone y occupe. À ma connaissance, il n'y a pas eu à ce jour d'analyse des dynamiques spécifiques découlant de la position des études latino-américaines francophones et leur effet dans la production et la diffusion du savoir au Québec. Si le français est une langue minoritaire dans le champ des études latino-américaines en Amérique du Nord, l'espace de production des études latino-américaines francophones en est un qui s'insère dans un Nord global.

Pour comprendre cette posture spécifique des études latino-américaines francophones en science sociales au Québec je suggère qu'il est nécessaire d'entreprendre une analyse des enjeux de pouvoir, et plus précisément, des exclusions produites par les enjeux liés à la langue et à la production des connaissances. Cet article cherche à identifier quelques pistes de réflexion afin de contribuer à lancer cette discussion. Le regard que je porte sur cette question est nécessairement influencé par ma propre positionnalité en tant que femme mexicaine-québécoise. C'est à partir des réflexions basées sur mon expérience personnelle mais aussi sur des discussions avec des collègues latino-américains que je propose une réflexion sur cette position particulière du monde francophone dans les études latino-américaines.

La recherche francophone sur l'Amérique latine a un statut assez particulier. Pour celles et ceux dont la langue première est le français, il est incontournable de parler l'espagnol et/ou le portugais, mais aussi, de plus en plus, l'anglais.¹ Cela soulève la question de la place faite aux chercheurs-es

francophones dans les réseaux internationaux, qu'ils soient Haïtiens, Québécois, Belges, etc. La place assez marginale du français comme langue de communication dans des congrès internationaux comme ceux de LASA en est une illustration claire. Les francophones présentent la plupart du temps dans une autre langue. Ceci n'est pas surprenant étant donné que leurs recherches portent sur l'Amérique latine et qu'il est attendu qu'elles et ils dominent soit l'espagnol ou le portugais. Toutefois, cela démontre ce statut particulier des latino-américanistes francophones au Québec qui se positionnent à la fois en dialogue avec l'Amérique latine mais aussi avec le monde anglophone qui domine les études latino-américaines en Amérique du Nord.

La recherche portant sur l'Amérique latine depuis le monde francophone est importante, mais il est difficile d'évaluer son influence dans un monde où c'est plutôt l'anglais qui domine comme langue de communication/production. La pression de publier en anglais est extrêmement forte si l'on veut diffuser nos recherches le plus largement possible. Cela implique de publier en français mais aussi en anglais, surtout pour les jeunes chercheurs et chercheuses qui visent à se faire une place dans ces deux réseaux. La production dans les deux langues est aussi manifeste dans le besoin de créer du matériel pour l'enseignement. Cela pour assurer que des non francophones aient accès à nos recherches tout en produisant des textes pour nos collègues et étudiants/étudiantes. En effet, quand vient le temps d'intégrer des textes en français sur l'Amérique latine dans nos cours, on se retrouve avec des choix plus restreints. Cela représente une charge de travail supplémentaire car une traduction est souvent nécessaire pour la préparation du matériel pour les cours. Bref, afin de s'insérer dans les débats mais

aussi afin d'assurer un accès à la littérature, la production et la communication en anglais est favorisée, parfois au détriment de celle en français.

Cette marginalisation du français dans la production majoritairement anglophone dans le Nord global ne traduit pas à elle seule les dynamiques d'exclusion des études francophones latino-américaines. Il y a sans aucun doute une marginalisation du monde francophone dans le champ des études latino-américaines. Mais, qu'en est-il des exclusions produites et reproduites au sein des recherches francophones?

Nous pouvons tenter de répondre à cette question en prenant différents angles, notamment en observant les cadres théoriques que nous utilisons, tout comme les expériences, enjeux et problématiques que nous étudions. Les cadres théoriques et analyses produites dans le Sud global sont encore trop peu connues et intégrées dans les recherches et l'enseignement dans les études latino-américaines au Québec. Si la langue est une fois de plus un facteur important expliquant cette marginalisation, il n'en reste pas moins qu'il y a une faible diffusion des apports théoriques des auteurs et auteures latino-américains dans le monde francophone. Les expériences et enjeux étudiés en Amérique latine constituent encore souvent des cas d'études que l'on approche avec des cadres théoriques et des concepts du Nord global, surtout du milieu anglophone mais aussi, dans une moindre mesure, du milieu francophone. Pour prendre un exemple, je constate que la place faite aux approches décoloniales, issues d'auteurs et d'auteurs latino-américains et produites surtout en espagnol, est assez restreinte, comparativement à la littérature postcoloniale émanant majoritairement du monde anglophone.

Le choix des cadres théoriques et auteurs et auteures que nous étudions traduit un rapport de pouvoir Nord/Sud qui se reflète aussi dans les enjeux ciblés et nos méthodes de recherche. Ce sont davantage les mobilisations et expériences du Sud qui sont documentées et diffusées, cela bien plus que les cadres théoriques ou les approches méthodologiques des chercheuses et chercheurs du Sud. Par exemple, une attention particulière est portée aux mouvements sociaux et leurs impacts sur la redéfinition des relations entre société et État, comme les recherches sur les mouvements autochtones. Toutefois, les propositions alternatives des peuples autochtones pour penser l'organisation sociale et politique sont, quant à elles, invisibilisés dans la recherche. De plus, il y a des propositions assez importantes au Mexique notamment sur des recherches collaboratives, qui ne sont pas connues ou diffusées dans le milieu francophone. Je pense notamment au travail de collaboration en recherche que l'on trouve dans «Gobernar (en) la diversidad: Experiencias indígenas desde América Latina; Hacia una investigación de co-labor» édité par Xochitl Leyva, Araceli Burguete et Shannon Speed ou encore le travail de Aída Hernández Castillo dans «Bajo la sombra del Guamuchil. Historias de vida de mujeres indígenas y campesinas en prisión». Aussi, les apports théoriques des chercheurs décoloniaux comme Boaventura de Sousa Santos et Aníbal Quijano sont encore largement connus en Amérique latine mais peu étudiés dans le monde francophone.

Ces dynamiques seront, espérons-le, amenées à changer. Parmi les facteurs qui peuvent contribuer à cette transformation on peut compter sur la diversification du corps professoral et étudiant de nos universités. Comme le soulignait Catherine LeGrand dans son allocution lors du

lancement du tout nouveau Réseau d'études latino-américaines de Montréal (RELAM), nous assistons au Québec à un phénomène nouveau, soit la venue de davantage d'étudiantes et d'étudiants latino-américains au Québec pour y réaliser leurs études supérieures sur l'Amérique latine.² Apparemment, ce n'est plus seulement les institutions des États-Unis ou de l'Europe qui sont choisies par ces étudiants et étudiantes. Cela amène une diversification intéressante des études latino-américaines francophones à travers le partage d'expériences et de connaissances distinctes. Toutefois, c'est une diversité qui tarde encore à se faire voir au niveau du corps professoral ou des professionnels de recherche, où ce sont encore majoritairement des Canadiens, Européens et Américains qui y enseignent les études latino-américaines. Depuis une perspective intersectionnelle, nous ne pouvons que constater également que très peu de femmes d'origine latino-américaine ont des postes de recherche dans le milieu universitaire (comme professeure ou encore professionnelle de recherche).

Les observations avancées ici ont comme objectif de nous amener à réfléchir à la multiplicité des dynamiques de pouvoir au sein de la communauté latino-américaniste francophone québécoise, non seulement vis-à-vis l'extérieur mais aussi vers l'intérieur. Toute comme nous pouvons créer des réseaux de recherche francophones au Québec pour faciliter le positionnement de nos recherches dans les études latino-américaines, ne serait-il pas possible de travailler également à la réduction des exclusions qui se vivent au sein des études latino-américaines au Québec? Ces exclusions ne sont probablement pas uniques au monde latino-américaniste francophone québécois, et il serait intéressant d'analyser les parallèles que l'on peut faire avec les études

latino-américaines en Haïti ou en Martinique, pour ne prendre que ces deux exemples.

Chose certaine, je crois que nous gagnerions à rendre explicites ces exclusions et à reconnaître davantage l'apport des chercheuses et chercheurs latino-américains. La réflexion que je partage ici est donc une invitation à adopter une posture réflexive sur nos pratiques ancrées dans la complexité des rapports de pouvoir Nord-Sud, non seulement en ce qui a trait aux thématiques étudiées tout comme pour ce qui est considéré comme légitime dans la production du savoir. Et ceci implique non seulement de mieux intégrer les travaux des latino-américains à nos analyses ou de rendre nos espaces de recherche et d'enseignement plus diversifiés, mais bien au-delà, cela implique aussi de se questionner sur les rapports de pouvoir implicites dans la légitimation de certaines formes de savoir et certaines expériences dans la production de la connaissance et la construction d'alternatives.

Notes

Je remercie tout spécialement Leila Celis et Adriana Pozos pour les discussions que nous avons eues sur les enjeux abordés dans ce texte.

- ¹ Ce qui est aussi le cas pour les chercheuses et chercheurs dont la langue première est une langue autochtone
- ² La mission du Réseau d'études latino-américaines de Montréal/Latin American Studies Network of Montreal (RELAM) est de créer un espace d'échange, de collaboration et de diffusion dans les études latino-américaines en sciences sociales, dans les deux langues. En effet, le RELAM a cette particularité de regrouper des universités francophones tout comme des universités anglophones.

Challenging Northern Hegemony: Toward South-South Dialogue in Latin American Studies A Perspective from India

by VASUNDHARA JAIRATH | University of Delhi | vasundhara.jairath@gmail.com

Références

Hernández Castillo, Rosalva Aída, coord.

2010 *Bajo la sombra del Guamuchil: Historias de vida de mujeres indígenas y campesinas en prisión*. México: Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social; Grupo Internacional de Trabajo Sobre Asuntos Indígenas.

Leyva Solano, Xochitl, Aracely Burguete, et Shannon Speed

2008 *Gobernar (en) la diversidad: Experiencias indígenas desde América Latina: Hacia la investigación de co-labor*. México: CIESAS; FLACSO Ecuador; FLACSO Guatemala.

Rojas-Viger, Celia

2006 «Femmes professionnelles latino-américaines à Montréal: Conditions d'insertion dans le milieu universitaire et au marché du travail» *Les Cahiers du Gres* 6 (1): 25–43. ■

The United States of America, which has stood in a historical relationship of dominance vis-à-vis Latin America, has also remained the center of academic pursuits on the region. There is, of course, its geographical proximity to account for this concentration. However, the concentration in the United States of advanced centers of learning on the region may also be viewed within this broader unequal relationship. In this article I do not concern myself with a detailed history of this dominance. Instead, I draw on my own location in India to present a starkly contrasting picture. I do this to point to the gap between two regions of the global South, Latin America and South Asia, and the several challenges for scholars in South Asia working on Latin America. The disproportional distribution of resources between the United States and a region like South Asia is in many ways merely reflective of the global political economy. In this article I look at the repercussions of this global political economy for the field of Latin American studies, an aspect that is often ignored in the way that it has been shaped. It is also worth stating at the start that a call for greater dialogue and collaborative work between Latin America and South Asia is not limited to these two regions but may be seen as a call for such work more broadly between all countries and regions of the global South.

In contrast to the umpteen centers of Latin American studies in the United States, India has only three. Two of these are based in New Delhi—at Jawaharlal Nehru University (JNU) and Jamia Millia Islamia—and one in the former Portuguese colony Goa, at Goa University. The Delhi University, where I am based, provides history students with the option of taking an undergraduate-level course on Latin American history in addition to American history and Russian history. However, out

of the 68 colleges affiliated with Delhi University, only one actually offers this option. In contrast to the number of centers that teach courses and pursue research on Latin American society and politics, there exist a far greater number of centers for Latin American languages and literature. The state of the centers for Latin American studies is further reflected in the number of faculty they house. The Goa University Centre for Latin American Studies has two faculty members, while the center at JNU has all of one faculty member who works on Latin America in a center for Canadian, U.S., and Latin American studies. The dearth in India of teaching and research institutions on Latin America is, therefore, stark to say the least. It is hardly surprising then to note the obstacles for a doctoral candidate like me who chooses to undertake a comparative project between India and Mexico as part of my research.

Three significant issues may be highlighted in this regard. The first has already been noted above—the absence of thriving centers of learning on Latin America for students with such academic interests. Without a community of scholars that work on the region, students are disadvantaged from the start. Those who do pursue such an interest are often left to fend for themselves, starting from the task of gaining access to books and other literature. My own experience in pursuing my master's in Mumbai, when I chose to work on race in Brazil, led me to gather books all the way from Bangalore in the south to New Delhi in the north. The lack of attention to this field has meant few universities and institutions house a substantial collection of academic literature on Latin America. The matter of books and resources brings us to the next big obstacle, that of language. While literature in English on the region is itself limited, the